

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Ou attendez-vous pour le faire ?
Frs 10.- au CCP 10-220 94-5

Cuba: 30 ans de castrisme

Parmi les anniversaires historiques de cette année, certains se font plus discrets que d'autres : la révolution cubaine a trente ans et ne s'en vante pas tant. Elle le pourrait pourtant car, à un jet de pierre de la Floride, c'est sous la semelle de Goliath qu'elle tente de survivre. Elle y parvient d'ailleurs, mais à quel prix !



Alors trente ans après Cuba est-elle un goulag tropical ou l'île où s'épanouit l'homme nouveau ? Pour répondre à cette question deux biographies de Fidel Castro sont parues récemment : la première - de Tad Szulc - a été traduite en français en 1987, et la seconde - de Jean-Pierre Clerc - est parue en 1988. Un numéro de la revue Autrement consacré à Cuba vient également de paraître. Il faut bien dire que tous ces écrits ne sont pas de trop pour essayer de cerner ce qu'est ce régime cubain, c'est à dire qui est ce *Lider Maximo* qui se confond avec lui dans une large mesure.

Rappelons quand même que, débarqué en 1957 au sud de l'île avec quelques dizaines d'hommes (dont Ernesto Che Guevara), il atteint deux ans plus tard La Havane et débarque Cuba de son tyran, Batista, et donc des USA, qui ont toujours aimé ce genre-là. La rupture avec ces derniers ne tarde pas (1960 : débarquement à la Baie des Cochons, où Kennedy prend la pâte), et bien entendu Castro se tourne vers l'URSS, qui *a priori* n'avait rien demandé. Les axes sont donc dès le début posés : il faudra faire face aux USA, qui instaurent un blocus économique et entraînent les «contras» cubains en Floride, et maintenir le «Grand Frère» dans des limites raisonnables, car si son aide est massive et vitale, sa capacité de phagocytage n'est pas moins impressionnante. Le parti communiste cubain sera investi dès sa première tentative de prendre les rênes du pouvoir, le seul relais entre l'URSS et Cuba sera dorénavant



Castro. Ce qui créera un système de relations très particulier et souvent conflictuel entre les deux pays, assez loin de la satellisation des pays de l'Est. La politique extérieure de Cuba sera intense : présidence des non-alignés, intervention en Angola, soutien aux mouvements révolutionnaires boliviens, salvadoriens et nicaraguayens. Plus généralement Cuba devient vite un phare pour les pays du tiers-monde voulant combattre l'impérialisme du nord.

Sur le plan interne, le bilan est moins positif. Après l'exécution des partisans de Batista, certains à l'aide de simulations de procès publics, les oppositions, même venant de compagnons fidèles depuis la guérilla de la Sierra Maestra, seront très froidement «écartées». Castro n'a de fait jamais toléré la moindre contradiction : outre ses «sujets», des amis étrangers devenus trop critiques comme René Dumont, l'agronome, seront interdits de séjour sur l'île. Se privant de toute aide critique, également dans les domaines où il n'est pas compétent, Castro impose successivement des politiques contradictoires, nécessitant toujours plus de coercition, militarisation et contrôle social pour être menées à bien. Réputé pour les discours-fleuves (facilement une demi-douzaine d'heures) qu'il assène volontiers au peuple, la poésie critique d'un Padilla le met hors de lui : il faudra le soutien d'une cinquantaine d'écrivains européens et latino-américains

rêvant au jour où il s'installera sur son compte. Et puis, il y a les manoeuvres et les terrassiers qui, eux, racontent les queues pour l'embauche ou les luttes syndicales. Mais aussi le ludisme : en 1933 encore, sur le chantier des Imprimeries Populaires, des ouvriers veillent toute la nuit à côté de la pelle mécanique pour la protéger contre les chômeurs...

Instructive plongée dans des mentalités encore préindustrielles, ce recueil se lit avec d'autant plus de plaisir que ces interviews fourmillent d'anecdotes, drôles ou émouvantes, contées sans fioritures.

A. C.

Christiane Wist
Ils ont bâti la ville
Genève 1920-1940
Ouvriers et artisans racontent
Collège du Travail, 1988
255 p. Frs. 29.-

(Publicité)

Sciences sociales
Tiers-Monde
Littérature
Théâtre
BD - polar

commandes rapides
10% étudiants

à la

Librairie
Basta !!!
Petit-Rocher 4
1003 Lausanne
Tél. 25 52 34

commandes rapides
10% étudiants

LA DISTINCTION

SOCIALE — POLITIQUE — LITTÉRAIRE
ARTISTIQUE — CULTURELLE — CULINAIRE

« Strč prst skrz krk ! »

(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

15 avril 1989
paraît six fois par an
deuxième année



Jean-Pierre Clerc
Fidel de Cuba
Ramsay, 1988, 493 p., Frs 47.70

Tad Szulc
Castro, 30 ans de pouvoir absolu
Payot, 1987, 693 p., Frs 52.80

Cuba, 30 ans de révolution
Autrement HS no 35
1989, 253 p., Frs 27.-

Maurice Lemoine
Les 100 portes de l'Amérique latine
Autrement, 1989, 359 p., Frs 44.50

C. P.



«Certes les hommes publics restent des hommes. Et ils ont droit à l'erreur, voire à une certaine médiocrité.»

Philippe Pidoux, homme public
in 24 Heures, 21 janvier 1989

«Si nous supprimons l'armée suisse, quel moyen avons-nous d'empêcher la force de frappe française de prévoir le bombardement, atomique ou classique, du territoire suisse en cas de menace venant de l'Est ?»

Laurent Rebeaud, cons. national
in Domaine public, 16 février 1989

«Aux Lausannoises et Lausannois soucieux de l'image de leur ville, [le plan partiel d'affectation du Rôtilion offrira] une occasion de franchir dans la dynamique le seuil des XX et XXP siècles.»

Parti radical lausannois,
in Les partis s'expriment, mars 89

«La charge utopique est toujours critique. En posant le possible, elle contribue à faire émerger la critique radicale de ce qui est, par sa production même, l'utopie dit que les choses n'est ni légitime ni juste et qu'elle le refuse, qu'elle lui résiste en voulant autre chose.» (sic)

Organisation socialiste libertaire
in Confrontations, mars 1989

«Le sport constitue un changement radical par rapport à l'existence professionnelle. En outre, pendant que je fais du sport, je ne travaille pas !»

Philippe-Charles Joye
président du PDC-GE
in Trente Jours, mars 1989

Un lecteur, aimant les lois, nous propose la nomination suivante :

«Dans certains domaines notre canton est malheureusement connu pour son immobilisme. Lorsque cet immobilisme vient à bouger c'est pour tourner en rond, comme notre collègue Jomini vient de nous en faire la démonstration; je trouve que c'est pousser le bouchon un petit peu trop loin !»

Jean-Jacques Schwaab, député
in Bulletin des séances du Grand Conseil, lundi 12 septembre 1988

Un lecteur, ami du ballon rond, nous propose la nomination suivante :

«Est-ce si déraisonnable que de demander qu'au cours d'un match une équipe puisse remplacer un étranger par un autre étranger ? Le football suisse craint-il les "envahisseurs" ? Au-delà de ce protectionnisme archaïque, à l'aube de 1993, qui veut protéger le football suisse pour se donner bonne conscience, au lieu de porter l'accent sur sa formation, de manière à ce qu'il puisse soutenir la comparaison avec l'étranger, au-delà de ce protectionnisme aveugle, c'est le côté xénophobe de cette décision qui me fait réagir.
En effet vous avez proposé un

amalgame irréflectif dans votre proposition de contingentement, en ne prenant aucun égard pour les joueurs étrangers, par exemple nés en Suisse, ayant fait leurs études dans notre pays, ayant adopté à la fois notre langue et notre culture, et vous avez l'outrecuidance de les rejeter dans ghetto. Ceci est tout simplement inacceptable. (...) Procéder comme vous l'avez fait, représente une totale abstraction de nos qualités d'accueil et d'ouverture, notamment si bien mis en œuvre par Henri Dunant à la fin du siècle dernier qui aujourd'hui condamnerait, comme bien d'autres, votre décision à relent de xénophobie.»

Bernard Annen, «président»
in Foot hebdo, 15 février 1989

Un lecteur, ami des choses de la campagne et grand photographe, nous a fait parvenir une exceptionnelle manifestation visuelle du champagnacisme :



«L'éducation commence de bonne heure et doit encourager, à côté du matériel, les aspects spirituels et de l'âme.»
Revue de l'Union des Fédérations agricoles, n°1, 1989

l'Ancien Régime en Suisse

L'opinion qui prévaut en général sur l'histoire suisse est qu'elle est sans relief, inintéressante et surtout enseignée par de tristes sires qui vous assomment avec des références en allemand, «recherches-fondamentales-menées-dans-le-cadre-des-journées-historiques-de-Bleiken-bei-Diesbach-bei-Thun». Bref, c'est chiant et il n'y a pas, dans ce domaine, un historien pour sauver l'autre. Et ne me parlez pas de l'Ancien Régime, d'abord c'est tout chez les Suisses-allemands et puis les baillages communs, pays alliés, cantons-ville, pays sujets, c'est trop compliqué, on n'y comprend rien... De toute façon, la Suisse c'est trop petit, y a rien à en dire.

Bon, c'est tout ? On essaye d'oublier les clichés intellectuels, de ne plus penser qu'il n'y a de bon bec que de Paris, que notre grand voisin a une histoire et que nous pas ?

Alors, on peut partir à la découverte d'une histoire proprement braudelienne de la fin de l'Ancien Régime en Suisse. Comment ? Braudel ! Sa manière de faire, couvrant les plus vastes espaces, cherchant les liens structurels qui unissent le monde capitaliste naissant, qui définissent l'espace méditerranéen, appliquée au ridicule espace suisse du 18^e siècle ? Ridicule, assurément !

Et pourtant, lorsqu'on y repense, la méthode comparative, qui est à la base du travail de Braudel ne pourrait-elle pas s'appliquer à la Suisse, dont chacun cultive les diversités, sans surtout chercher à comprendre les traits communs ? Est-ce que ce pays n'offrirait pas un merveilleux laboratoire historique, avec ses différences confessionnelles, économi-

ques, ses villes de marchands ou de patriciens, ses communautés alpines autarciques et ses gros paysans du Millelland ?

C'est un travail de ce genre qu'a fait Rudolf Braun (1) en traçant un minutieux «tableau de l'histoire économique et sociale du 18^e siècle» en Suisse. Evidemment la Suisse Romande est plutôt exclue de cette analyse, encore ne faut-il pas oublier que Genève, Neuchâtel et le Valais, s'ils se trouvaient bien dans la sphère d'influence suisse, étaient alors indépendants, que le Jura faisait partie de l'Evêché de Bâle et que le Pays de Vaud était sous la patte de l'Ours (2). Mais puisque nous sommes malgré tout aujourd'hui participant du même espace politique que les habitants de Zurich et des Cantons primitifs (3), il n'est peut-être pas inutile de savoir comment tous ces gens ont construit leur passé politique, économique et social, parce qu'ils ne comptent pas tout à fait pour beurre, aujourd'hui, dans notre histoire à tous (4).

Centrant son analyse sur Zurich et Berne, les deux poids lourds de l'Ancien Régime, Braun nous permet de visiter les recotins de cette société, en démontant les mécanismes du pouvoir, du contrôle social, des débuts de l'industrialisation (5), du développement commercial, de celui des campagnes. A ce propos, sait-on que la taille, à vrai dire délicate, des meules d'Emmenthal ou de Gruyère vient du fait que ces fromages, qui s'exportaient remarquablement bien, étaient taxés dans les ports à la pièce et non au poids. Une grosse meule, un crottin de Chavignol, même taxe ! Evi-

demment, les armaillis, qui savaient compter, n'ont pas hésité. C'est ainsi qu'ils roulaient aujourd'hui en Mercedes, alors qu'à Chavignol on en est encore à la 4L (6).

Bon, pas de détails supplémentaires, mais une indication, précieuse pour ceux qui pensent qu'un livre d'histoire sérieusement écrit est structurellement chiant, la traduction rend un texte plutôt vivant et pas du tout pénible à suivre (sauf, pour moi le premier chapitre, démographique, un penum...). Et en avant pour une lecture qui permettra peut-être de mieux «penser la Suisse» (7).

J. C. B.

Rudolf Braun

La fin de l'Ancien Régime en Suisse.

Traduction Michel Thévenaz.

Editions d'En Bas—Maison des Sciences de l'Homme, 1988, 285 p., Frs 39—

- (1) Professeur à l'Université de Zurich. L'initiative de la traduction de son bouquin revient à Hans-Ulrich Jost, prof à l'Uni de Lausanne et gourou majeur de la filière alémanique de la connaissance historique contemporaine en Romandie. Thank you, Uli...
- (2) Comme on dit dans *La Nation* (ou dans la *NRL*).
- (3) Remarquable dénomination, non ? On s'attend à trouver des Nidwaldais vêtus de fourrures, s'adonnant uniquement à la chasse et à la cueillette, tous noirs et parlant un langage connu d'eux seuls (bon, ça, c'est bien le cas, m'enfin).
- (4) Et ras le bol des «y'en a point comme nous» et du nombrilisme paranoïaque des politiques vaudois.
- (5) Les vrais branchés disent «de la proto-industrie».
- (6) Mais d'un autre côté, la salade disparaît sous une meule d'emmenthal tiède...
- (7) Hé, hé, hé...

Paris, dernière utopie

«Les Exagérés», c'est le petit nom dont on affublait en 1793 les partisans d'Hébert, le rédacteur du *Père Duchesne* («Foutre !»), mais ce sont aussi le directeur du *Soir* (anciennement *Le Grand Soir*, un bien mauvais journal), le cinéaste Leck, le flic Villon et le photographe-gauchiste-désabusé Blainville. Les amateurs auront reconnu Jean-François Vilar et les personnages de ses précédents romans policiers, ou romans noirs, selon sa propre terminologie (1). Les non-amateurs devraient s'y mettre au plus vite.

Après le Paris des surréalistes (2), celui des artistes américains à Paris (3), celui des exilés politiques latino-américains (4), Vilar renifle les traces du Paris révolutionnaire.

Tout démarre dans le décor le plus kitsch-parisien qu'on puisse trouver : le musée Grévin. Quelqu'un a fait disparaître de la scène «la famille royale

au Temple, le 3 septembre 1792» la tête en cire de la favorite de Marie-Antoinette, dont l'original fut promené au bout d'une pique en son temps. S'ensuivent quelques péripéties, qui verront le héros finir par se prendre pour le Père Duchesne lui-même («Foutre !»). Les collisions les plus invraisemblables, les concordances les plus surréalistes sont ainsi acceptées par un lecteur emporté par beaucoup de magie.

Magie de la céroplastie d'abord. Loin de n'être qu'une ringarderie touristique, le masque de cire à ses lettres de noblesse. La principale est que c'est la seule technique de reproduction «objective» (5) des hommes du XVIII^e. Les effigies des révolutionnaires, souvent moulés après décollation par celle qui deviendra Madame Tussaud, nous donnent le «vrai» visage de Robespierre et des autres. La tradition téatologique des cabinets de cire, exhibant monstres et malformations, ajoute encore au merveilleux de ces mannequins.

L'autre magie est celle de la ville, la vraie, la très grande.

Parcourue, à pied bien sûr, elle révèle sans cesse les cicatrices de l'histoire et les mystères de l'existence (6). La ville de toute notre mémoire, qui se décolle par bribes au rythme des destructions. Vilar, qui fut tenancier de la rubrique culturelle du quotidien *Rouge*, a dans ce domaine des souvenirs à revendre : «Rome-Berlin-Varsovie-Paris : ce mot d'ordre de Mai hurle comme roule une vague, une déferlante rouge, restait mon ordre du jour... depuis près de vingt ans nous nous étions croisés dans ces villes-là... Jamais pour le tourisme, de moins en moins pour de quelconques causes, au fil des révoltes perdues. Mais à l'affût quand même. Après tant de voyages, Paris était ma dernière utopie.»

On regrettera quelques scènes de fesse, nettement morbides et purement décoratives, et surtout une propension à prendre la plus banale misanthropie pour de la haute sagesse. Mais c'est la loi du roman noir.

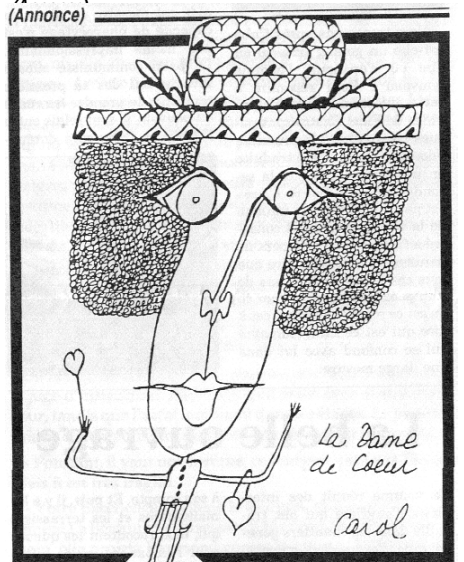
C.S.

Jean-François Vilar

Les Exagérés

Seuil, 1989, 352 p., Frs 27.70

- (1) «Roman noir, c'est le terme qui personnellement me satisfait. Sans doute parce que les contradictions de mon époque m'intéressent plus que les énigmes en chambre close, que je ne vois pas très bien comment un roman peut être "criminel", et que, n'étant pas un auteur-flic, je ne suis pas exactement tenté par le roman "policié"». J.-F. Vilar, préface à E. Mandel *Meurtres explicites, histoire sociale du roman policier*, La Brèche, 1986.
- (2) J.-F. Vilar, *C'est toujours les autres qui meurent*, Fayard noir, 1982, 277 p.
- (3) J.-F. Vilar, *Passage des Singes*, Presses de la Renaissance, 1984, 256 p.
- (4) J.-F. Vilar, *Bastille Tango*, Presses de la Renaissance, 1986, 280 p.
- (5) Comme la photographie peut être objective, c'est à dire pas du tout mais c'est une autre question...
- (6) Vilar a aussi visité une ville magique d'Europe centrale : «Le Piéton de Prague», in *A Est*, Autrement, 1983, pp 12-26. Kafka et la statue de Staline : texte magnifique.



Exposition de Carol Bailly

Carol Bailly habite Fribourg, elle est d'origine américaine. Elle appartient au groupe de Neuve Invention, nom donné à la collection annexe de l'Art Brut.

Elle expose des dessins sur papier aux couleurs très vives. Carol Bailly raconte des histoires quotidiennes, mi-comiques, mi-ironiques. Elle met en scène des personnages féminins, par exemple la Dame de Cœur qui fait ses courses au super-marché, qui promène son chat, ou qui va rechercher son jules aux objets trouvés. On est proche de la bande dessinée. L'artiste nomme tous les objets qu'elle dessine. Le texte s'intercale dans l'image et ne fait qu'un avec elle. Le dessin est une écriture. L'écriture est un dessin. On réunit dans la même identité du signe deux aspects de la communication humaine qui sont d'ordinaire séparés.

Par cette exposition, la Galerie Basta!!! tend à affirmer sa ligne artistique qui est de présenter des artistes marginaux, ne trouvant pas toujours d'espaces où exposer leurs œuvres qui souvent dérangent ou choquent.

Exposition
Carol BAILLY
Neuve Invention
vernissage le 14 avril dès 18h00
(jusqu'au 6 mai)
Galerie Basta
Petit-Rocher 4, 1004 Lausanne
Du lundi au samedi de 13h30 à 19h00

Les trois bagues aux doigts

Un livre d'histoire, en général, ça ne suscite guère d'enthousiasme. Encore moins lorsqu'il s'agit de micro-histoire, de l'histoire intime d'une région à une époque précise.

Pourtant, le livre qu'Anne Fillon a consacré aux amours villageoises au XIII^e siècle,

dans une région bien précise de la France (le Maine), est plein d'intérêt.

D'abord, parce qu'elle restitue, dans ses grandes lignes, le climat d'une époque, avec ses hésitations, ses coutumes, ses habitudes. Ensuite, parce qu'elle nous fait (re)découvrir

un certain nombre de fait de l'histoire rurale de la France, histoire trop souvent négligée au profit des «chevallateries». Enfin, parce que son livre, souvent drôle, toujours intéressant, nos amène à nous poser des questions sur l'époque à laquelle nous vivons et sur nos habitudes amoureuses.

Un récit retrouvé, très beau, des amours de Louis Simon, étonnamment du Maine et de la cour qu'il mena à Nannon Chapeau (ou qu'il se fit mener...), vient illustrer très intelligem-

ment le propos d'Anne Fillon. Sans compter quelques passages grivois, comme celui de ce Lebreton qui, en 1792, mit la main sous les jupes [de Françoise Bourgoin], la porta jusqu'à son derrière d'où il tira des poils qu'il montra aux autres (tiré des archives judiciaires du Maine).

J.-P. T.

Anne Fillon

Les trois bagues aux doigts Amours villageoises au XVIII^e siècle Laffont, Les hommes et l'histoire 1989, 527 p., Frs 41.90

Mémoires avec dames par Morel Cox Loustal et Fromental

La BD la plus réjouissante de ce début d'année. On y trouve cinq histoires aux scénarios originaux, aux textes qui en sont, aux dessins loustaliens de dames dont on... se souviendra.

(cp)

Albin Michel, 1989, 64 p., Frs 19.-



Un Suisse apatride (L'oublié du bicentenaire)

Depuis plusieurs mois, le bicentenaire bat son plein, suscitant une avalanche de publications qui font le tourment du chroniqueur et les délices du scolastique. Quant aux célébrations officielles à venir, elles seront «France unie» et «ouverture» obligent - d'une tonalité nettement consensuelle. On conviera la population néo-ricolée à se pencher sur Condorcet, Sieyès ou l'abbé Grégoire : c'est-à-dire à méditer abstraitement sur les Droits de l'homme et la fondation de la démocratie. Bien sûr, on ne s'interdira pas quelque détour imprévu du côté de l'Incorruptible (Robespierre) ou de l'archange de la mort (Saint-Just), - le temps, au moins, d'un frisson fraternel et terroriste. Mais s'il est un oublié remarquable dans cette galerie des ancêtres, c'est notre compatriote, le médecin et journaliste Jean-Paul Marat (1). La France actuelle n'en parle pas ; la Suisse ne l'a jamais revendiqué.

Marat, il est vrai, traîne après lui une réputation effroyable ; et il fallut attendre l'historiographie des années soixante pour que nous fût proposée une image plus nuancée du personnage. De son vivant comme après sa mort, il a cristallisé sur lui trop de haines pour qu'on n'en fût pas une sorte de repoussoir (2) ; le seul nom de Marat parut même si compromettant à son frère que ce dernier, précepteur en Russie, préféra dissimuler sa véritable identité sous l'anodin pseudonyme de Boudry. Mais il faut savoir également que ce même Marat (panthéonisé le 21 septembre 1794, dépanthé-



nisé le 8 février 1795) jouissait d'une popularité alors inégalée dans les faubourgs et qu'après sa mort sous le surin de la Corday (Charlotte pour les Castelot de service), bien des boueux de l'Île-de-France acquirent le buste du révolutionnaire en signe de dévotion. Le sujet mérite donc qu'on lui consacre une petite halte commémorative.

La vie de Marat apparaît comme celle d'un marginal cosmopolite : naissance en 1743, à Boudry dans une famille d'origine sarde, convertie au calvinisme. Milieu artisanal besogneux et studieux. Etudes au collège de Neuchâtel. Puis précepteur à Bordeaux, médecine à Paris et, de 1765 à 1776, exil à Londres et Newcastle où Marat exerce son art. Il prend également le temps d'écrire et y publie d'abord en anglais, en 1774, *Les Chaînes de l'esclavage*. On y trouve déjà une critique de l'Etat (perçu avant tout comme violence institutionnalisée), du militarisme,

ainsi qu'une théorie de l'insurrection. Certains passages de l'ouvrage préfigurent, par leur souffle oratoire, les futures envolées de *L'Ami du peuple*.

Retour à Paris en 1776. Marat accède à une relative aisance. Qui ne l'empêche pas de rédiger son *Plan de législation criminelle* (publié à Neuchâtel), tellement amputé par la censure royale, que l'auteur lui-même l'enverra au pilon (2). Dès 1782 cependant, la maladie et les difficultés financières l'assaillent. Quand la Révolution éclate, Marat est un être désemparé. Mais c'est aussi un homme mûri par la vie et la réflexion. De lui-même, il pourra dire : «J'arrivai à la Révolution avec des idées faites».

Assez vite il va trouver sa voie : celle d'un Cassandre au service des humbles avec lesquels il s'identifie et qu'il veut veiller d'une soumission «qui est l'image du sommeil de la mort». Ce petit peuple il l'invoque sans cesse : «*Cette foule immense d'infortunés que la richesse insolente appelle la canaille, cette partie la plus saine de la nation, qui ne gagne jamais rien à changer de maître et qui est toujours la première à braver les dangers pour secourir le joug des tyrans*», «*Le peuple, le petit peuple, ce peuple si méprisé et si peu méprisable...*». Et il épousera ces «masses» jusque dans leurs débordements (dont tout une tradition tente de lui faire porter la responsabilité) en vertu du principe que «*sa vengeance [celle du peuple] est toujours juste dans son principe, quoiqu'elle ne soit pas toujours éclairée dans ses effets*».

Après plusieurs tentatives

avortées, Marat lance le titre qui le symbolisera pour la postérité : *L'Ami du peuple*. «une feuille journalière, où l'on sonnerait le tocsin à l'approche du danger». C'est un in-8° de huit, dix ou douze pages ; un éditorial, quelques nouvelles en forme de chronique ainsi qu'une correspondance avec les lecteurs. Marat rédige seul, mais possède ses informateurs. *L'Ami du peuple* (qui ne s'attaque jamais qu'aux hommes publics) deviendra en peu de temps célèbre, à Paris comme en province, puisqu'on verra un jour un curé ardechois s'inquiéter du sort du journal «*au nom de 300 000 patriotes*». Le tirage se monte à 1000 ou 2000 exemplaires, ce qui est honorable dans le cadre de l'époque où le journal est un achat collectif (lectorat supputé : 10 fois plus). Souvent poursuivi, Marat doit plusieurs fois interrompre la parution du titre, se cacher, filer même à Londres. Lorsqu'il sera député à la Convention, la Gironde tentera de se défaire de lui. Vainement : déferé de-

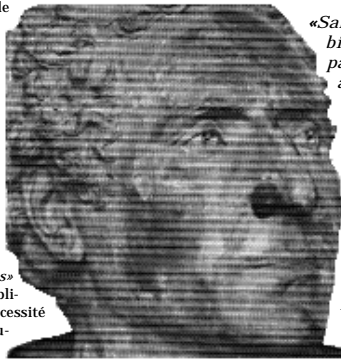
vant le Tribunal révolutionnaire, il se verra triomphalement acquitté.

Ecartons d'emblée une équivoque : celle de Marat sanguinaire invétéré. C'est une légende malveillante, ainsi que sa conduite modératrice au cours des massacres de Septembre le prouve. Elle s'appuie cependant sur quelques articles incendiaires. Marat, désespéré d'avoir raison avant tout le monde et que la maladie pilonne sans rémission (4), développe une sorte d'hypocondrie paranoïaque et cède quelquefois à la «*comploterie*» et à la surenchère. D'où l'exaltation qui l'amènera à réclamer «*100 000 têtes*» pour le salut de la République et à envisager la nécessité d'une dictature tribunitienne où les historiens marxistes ont voulu voir, en sollicitant quelque peu les textes, l'ébauche du concept de dictature du prolétariat. C'est qu'il redoute que ce petit peuple auquel il s'est identifié, victime de sa naïveté, de son inexpérience, en proie de plus à la crise des subsistances et aux soucis du quotidien, ne riposte trop tard ou à mauvais escient aux coups d'un ennemi lucide et à même de concentrer ses forces. De là le rôle de sentinelle et de héraut donnant l'alerte que s'arroge volontiers Marat. Le 10 août pourtant lui apportera une joie immense ainsi qu'une confirmation qu'il n'avait pas œuvré en vain. Dans une brochure spéciale parue indépendamment de *L'Ami du peuple* le jour même, le publiciste proscrit, enfin sorti de la clandestinité, proclame, avec une pointe de fierté légitime : «*Mes chers compatriotes, un homme qui s'est longtemps fait anathème pour vous s'échappe aujourd'hui de sa retraite souterraine pour tâcher de fixer la victoire dans vos mains*».

Il n'entre pas dans les limites de cet article de développer les points que nous mettons en évidence (nous renvoyons l'éventuel lecteur à l'étude des bons manuels sur la période). Mais nous tenons à marquer qu'on ne peut manquer d'être frappé, à la lecture des meilleures feuilles de *L'Ami du peuple*, par la pertinence et la pénétration des analyses de Marat. Non seulement ses commentaires scandent exemplairement les différentes phases de la Révolution et nous les expliquent quasi au fur et à mesure, mais encore, le plus souvent, il anticipe sur l'événement, devance l'actualité et le prophète se fait pressentir. S'il nous amuse en polémiste incisif prompt à dégonfler les baudruches médiatiques du moment (tels La Fayette ou Mirabeau : «*caméléon subtil, il prit avec adresse différentes couleurs, et souvent il les prit toutes ensemble*»), il force notre respect quand il annonce la fuite du roi, décourté que la Constitution de 1791 rédigée par des «*jongleurs*» qui n'ont fait que «*substituer les distinctions de la fortune à celle de la naissance*», récusé la politique belliciste de la Législative, expose par avance les risques d'une dictature militaire dans des termes qui se

vérifieront plus tard avec le nobliau et mafioso corse bien connu, prêche une clémence raisonnée envers la Vendée ou dénonce l'impudence et la mise en scène grandiose de la nuit du 4 Août. Parcourir *L'Ami du peuple*, c'est découvrir un grand journaliste politique.

Avant de clore, nous ne résistons pas au plaisir de mettre en évidence un extrait d'article de Marat consacré à la révolte de Saint-Domingue. Au moment où les sociétés philanthropiques (style «*Amis des noirs*») de l'abbé Grégoire et consorts) atermoient sur cette question



devenue pour le pouvoir révolutionnaire d'une brûlante actualité, Marat est le seul, dans ces lignes étonnantes justement célébrées aujourd'hui par des écrivains caraïbes tels Aimé Césaire ou René Despre, à affirmer sans ambiguïté le droit absolu, infrangible et irréfutable des Noirs à s'affranchir de la tutelle des colons blancs.

N'eût-il écrit que ces quelques lignes, l'oublié du bicentenaire mériterait que les républicains sincères lui adressassent un petit coup de bonnet phrygien. Pas vrai, citoyens ?

- J.-J. M.
- J.-P. Marat
- Plan de la législation criminelle*
- Aubier Montaigne, 1974
- 204 p., Frs 15.50
- J.-P. Marat
- Les Chaînes de l'esclavage*
- 10/18, 1988, 312 p., Frs 10.90
- [Préface en mao-béton de 1972...]
- J. Guilhaumou
- La mort de Marat*
- Complexe, 1989, 167 p., Frs 14.40

- (1) J.-P. Marat, *Textes choisis* (Introduction & notes de Michel Vovelle) Editions Sociales, 1975, épuisé.
- (2) Michelet, jamais en reste d'un effet littéraire, le compare à un crapaud ; Pierre Gaxotte, proche de l'Action française, le décrit «*syphilitique jusqu'à la moelle des os, à moitié fou*» et ne songeant qu'à «*la bataille et au crime*»...
- (3) Il n'entre pas dans les dimensions d'un article de traiter de cet ouvrage à plus d'un égard étonnant. Contentons-nous de signaler, pour alléger l'éventuel curieux, que Marat y propose, entre autres réformes législatives, de donner aux enfants dits «*naturels*» le même statut qu'aux enfants «*légitimes*» (la Suisse a exaucé Marat sur ce point il y a une quinzaine d'années !) et qu'il va même, dans un autre chapitre, jusqu'à reconnaître dans le suicide un droit de l'homme fondamental.
- (4) N'en déplaise à Gaxotte, ce ne semble pas être la syphilis.



Le peuple et ses oppresseurs

«*Le mal est dans la chose même et le remède est violent. Il faut porter la cognée à la racine. Il faut faire connaître au peuple ses droits et l'engager à les revendiquer ; il faut lui mettre les armes à la main, se saisir dans tout le royaume des petits tyrans qui le tiennent opprimé, renverser l'édifice monstrueux de notre gouvernement, en établir un nouveau sur une base équitable. Les gens qui croient que le reste du genre humain est fait pour servir à leur bien-être n'approuveront pas sans doute ce remède, mais ce n'est pas eux qu'il faut consulter ; il s'agit de dédommager tout un peuple de l'injustice de ses oppresseurs.*»

Les Chaînes de l'esclavage 1774

La nuit du 4 Août

«*Sans doute des actes multipliés de justice et de bienfaisance, dictés par l'humanité et l'amour patriotique impatient de se signaler, devaient porter au comble l'admiration des spectateurs ; et, dans ces combats de la générosité qui cherchait à se surpasser elle-même, l'enthousiasme devait toucher au ravissement. Etait-ce bien là le cas ? Gardons-nous d'outrager la vertu : mais ne soyons dupes de personne. Si c'est la bienfaisance qui dictait ces sacrifices, il faut convenir qu'elle a attendu un peu tard à élever la voix. Quoi ! c'est à la lueur des flammes de leurs châteaux incendiés, qu'ils ont la grandeur d'âme de honorer au privilège de tenir dans les fers des hommes qui ont recouvré leur liberté les armes à la main !*»

L'Ami du peuple, 21 septembre 1789

Larévolte anti-coloniale

«*Le fondement de tout gouvernement libre est que nul peuple n'est soumis de droit à un autre peuple, qu'il ne doit avoir d'autres lois que celles qu'il s'est données à lui-même, qu'il est souverain chez lui, et souverain indépendant de toute puissance humaine. Tandis que le simple bon sens, admettant ces principes, ajoute qu'il est absurde et insensé qu'un peuple se gouverne par des lois qui émanent d'un législateur résidant à deux mille lieues de distance. La seule sottise qu'aient faite les habitants de nos colonies, c'est d'avoir consenti à envoyer des députés à l'Assemblée nationale de France. Mais cette sottise est du fait seul des colons blancs. Or tous ont le droit de s'affranchir du joug de la métropole, de se choisir un autre suzerain, ou de s'ériger en République : et pourquoi non ? Puisque la suprématie que la métropole prétend avoir sur eux est usurpée, qu'elle tient aux maximes du despotisme et qu'elle ne s'exerce qu'en vertu du droit du plus fort. Je vais plus loin, et je suppose que les habitants de nos colonies s'étant déclarés libres, de quel front oserions-nous trouver mauvais qu'ils aient imité l'exemple des colonies anglaises ? Et par quelle bizarre inconséquence blâmerions-nous chez eux ce que nous avons si fort approuvé chez les insurgents ? De ce que nos colons sont en plein droit de s'affranchir de la métropole, n'allez pas conclure que je songe à donner gain de cause aux colons blancs : oui, sans doute, ils sont inexcusables à mes yeux d'avoir voulu s'ériger en maîtres despotiques des mulâtres et en maîtres tyranniques des noirs. Si les lois de la nature sont antérieures à celles des sociétés et si les droits de l'homme sont imprescriptibles, celui qu'ont les colons blancs à l'égard de la nation française, les mulâtres et les noirs l'ont à l'égard des colons blancs. Pour secourir le joug cruel et honteux sous lequel ils gémissent, ils sont autorisés à employer tous les moyens possibles, la mort même, quand dussent-ils être réduits à massacrer jusqu'au dernier de leurs oppresseurs.*»

Tels sont les principes d'après lesquels un législateur équitable aurait prononcé dans l'affaire de Saint-Domingue : c'est assez dire que le dernier décret sur les hommes de couleur est équitable, et que celui sur les nègres est atroce. Mais comment pourrions-nous traiter en hommes libres des hommes qui ont la peau noire, tandis que nous n'avons pas traités en citoyens des hommes qui ne paient pas à l'Etat une contribution directe d'un écu ? Nous vantons notre philosophie et notre liberté ; mais nous ne sommes pas moins esclaves aujourd'hui de nos préjugés et de nos mandataires que nous ne l'étions il y a dix siècles.»

L'Ami du peuple, 12 décembre 1791

Adhérez au
COMITÉ POUR L'ÉRECTION À BOUDRY (NE)
D'UN MONUMENT À LA MÉMOIRE DE
JEAN-PAUL MARAT (1743-1793)
Adresse : c/o Institut pour la Promotion de la
Distinction, case postale 204, 1000 Lausanne 9

«La grenouille, la grenouille !» criaient les enfants sur son passage

Thierry Pfister est un bon gros. Social-démocrate du Nord, il quitta un jour de 1981 sa soutane de journaliste politique au Monde pour la défroque de conseiller de Mauroy, alors premier ministre. Ce transféré nous valut (sous Fabius) une passionnante et vengeresse description de *La vie quotidienne à Matignon au temps de l'union de la gauche* (1). Comme tous les bons gros, Pfister pique peu de colères mais des belles.

Sa dernière rage nous vaut un pamphlet assassin contre les trois «générations Mitterrand», pour reprendre l'appellation populaire utilisée lors de la campagne présidentielle. Première génération : les étudiants et assimilés, manipulés éhontément par l'Élysée, com-

me de vulgaires bataillons électoraux. En raison de leur jeune âge, Pfister excuse bien des errements de ces activistes en baskets, même si quelques beaux spécimens de grimpons ont fleuri parmi eux.

Impitoyable par contre est le jugement sur la deuxième génération, les arrivistes en nocassins : «*En quoi les erreurs d'hier seraient-elles devenues une garantie de vérité aujourd'hui ? Comme si seule l'immodestie des certitudes pouvait demeurer permanente. N'est-ce pas monsieur Yves Montand ? Avoir été un stalinien convaincu dans les années cinquante ou un gauchiste vi-brionnaire dans les années septante aurait formé les meilleurs réformistes aujourd'hui ?*» Bernard Kouchner, Henri Weber

et quelques autres sont particulièrement visés par cette conclusion définitive : «*La règle est en effet implacable qui veut que plus on s'est situé catégoriquement à l'extrême de la gauche, plus on assume aisément les dérives opportunistes.*»

La dernière génération, celle des charentaises, c'est Mitterrand lui-même, révélé en vampire qui, après avoir sucé le PC par l'union et pressuré Chirac par la cohabitation, s'apprête à vider le PS : «*Cet homme tue tout ce qu'il embrasse.*» Gauche, où est ta récente victoire électorale ? s'interroge l'auteur. «*cocu de l'union de la gauche*» comme il se définit lui-même.

C'est un livre injuste, approximatif et bâclé. Comme au jeu de massacre, Pfister piétine avec un plaisir lisible quelques

modernes joujoux français. Citons en vrac : le minitel (inventable), le nucléaire (seuls au monde), le pouvoir exorbitant des médias, l'Europe, le ministère la Culture (et sa «plus grande bibliothèque du monde»), Lahaye et la nouvelle charité, le centre (qui n'existe pas), le procès Barbie, la «société civile» (qui est comme le centre) et les méga-concerts de SOS-Racisme (abou ?).

Mais c'est aussi un livre utile, pour se demander à quoi sert donc cette gauche qui arrive au pouvoir «non pour mettre en œuvre le projet dont elle se dit porteuse, mais pour colmater les brèches et tenter de maintenir à flot le vieux rafiot poussif. (...) Ce fut vrai en 1936 avec le succès du front populaire dans une France cernée par les régimes fascistes et menacée de l'intérieur par les ligues d'extrême-droite. Ce fut vrai au lendemain de la guerre avec le refus du projet de Constitution élaboré par les communistes et les socialistes qui les a contraints à rétablir les institutions de la III^e République détruites par le régime de Vichy. Ce fut vrai en 1956 avec la lassitude provoquée par d'anachroniques guerres coloniales. C'est vrai en 1988.» On attend la réponse, ce n'est pas un pamphlet qui peut la donner mais on aimerait quand même bien en savoir un peu plus sur ce «*vieux fonds social-démocrate français*» que vante l'auteur. Si, comme Rome n'était plus dans Rome, le socialisme n'est plus en Mitterrand (et Pfister suggère qu'il n'y fut guère), où est-il donc ?

C. S.
Thierry Pfister
Lettre ouverte à la génération Mitterrand qui marche à côté de ses pompes
Albin Michel, 1988, 203 p., Frs 21.—

(1) Folio, 1985, 384 p., Frs 16.40

Notre feuilleton littéraire :

Pas terrible, terrible

Ce feuilleton est un concours. L'auteur se voit imposer une contrainte. Celui ou celle qui découvre la contrainte gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire le chapitre suivant (avec une autre contrainte, bien évidemment...).

La contrainte de l'épisode précédent était de dissimuler deux poèmes de Rimbaud. En route vers de nouveaux épisodes !

Chapitre dixième

C'était la débâcle : le capitaine Frank était parti vers Charle-roi, à l'Auberge du Cheval Vert où, selon la renommée, la poule au pot bouillait chaque jour. Théo de Mafou avait succombé aux balles impitoyables des comploteurs helvétiques qu'il avait voulu doubler en emportant l'argent sans livrer les arrache-cœurs, les tue-flics et les assommoirs à répétition. Il ne garda pas les millions de doublezons (1) longtemps : ils le cernèrent au marché de la place Castellane et ce fut la cure.

— Jimmy doit être en train d'embarquer à Marignane. De la terre d'Exopotamie, il va faire la conquête, déplaçant avec lui sa sottise, ses préjugés et sa jalousie, maugréait Marlène. Mais elle le regretterait bien, car elle l'avait dans la peau et se souvenait de leur premier baiser sous la lune comme on se rappelle un page d'amour dans un roman courtis.

Elle se trouvait présentement en cellule, à la prison des Baumettes, en compagnie de la maraîchère sur l'étal de laquelle la maréchassée l'avait saisie. Cette femme pittoresque, ancienne catheuse professionnelle, venait de Nouvelle-Angleterre, où elle avait durement mérité le titre de «La Bête du Maine». Arrivée à Marseille, ce sobriquet s'était mué en «La Bémou», en raison de l'incurable monoglossisme des Méridionaux. Cette énorme matrone respirait la joie de vivre. Durant les longues veillées de préventive, La Bémou enseignait à Marlène prises, manchettes et clés, transformant leurs maigres paillasses en ring et leurs colottes réglementaires en costumes de scène. Ces homériques empoignées, ponctuées de cris et de râles, avaient attiré l'attention des deux matons de l'étage, Pascal et Raymond, inséparables comme Achille et Patrocle, qui par le judas relouquaient à tour de rôle le «bonheur des dames», comme ils disaient, appréciant tout particulièrement, comme dans un rêve, cette prise où Marlène s'enroulait souplement autour de la taille de La Bémou, comme Hélène sur le ventre de Paris.

Un matin, on annonça aux détenues une convocation chez le juge d'instruction. Raymond descendit avec elles dans la cour, tandis que Pascal lambinait dans les étages. Le panier à salade était repoussant de salété. Marlène en fit la remarque.

— Pourtant, il vaut une fortune, ce fourgon, protesta Pascal. Mais il est très fragile.

— Votre Excellence, on gêne le fourgon, mima cérémonieusement La Bémou en s'adressant à Marlène. Et d'un revers de main, elle projeta Raymond contre le bitume. Marlène était déjà au volant et démarrait, l'avant du fourgon se souleva lorsque la catheuse sauta par le hayon. Le deuxième maton ne vit que sa face rubiconde qui le narguait en franchissant les portes du pénitencier. Il lui fallait s'occuper d'abord de son collègue ensanglanté, qui lui reprochait véhémentement son retard.

— C'est la faute de La Bémou, Raymond, moi je n'y suis pour rien ! Cette nana est vraiment infernale.

— Va chercher le docteur, Pascal !

C. S.
(A suivre)

(1) Depuis la loi de germinal an XI (avril 1803), le cours du doublezou est fixé aux cinq douzièmes du franc.

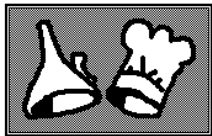
(Offre exceptionnelle)

DES «TETES» LISENT

LA DISTINCTION
VOUS CHASSEZ ?

Les authentiques leaders d'opinion de bistrot lisent *La Distinction*. Ils occupent pour la plupart des fonctions. Ce sont des cadres, dans leur genre. Des dirigeants, en somme. Exactement ceux que vous cherchez à atteindre.

PASSEZ UNE ANNONCE DANS *LA DISTINCTION*.
PRIX MODIQUES, EFFETS MEDIATIQUES



Toqué, le Chef

CES OIGNONS QU'ON FIT...

Epluchez un kilo d'oignons rouges, délicatement. Pour ne pas avoir à vous lamenter sur leur sort, vous pouvez les faire tremper une heure dans de l'eau froide. Car ainsi la vue des oignons mis à nu est plus supportable.

Coupez-les en quartiers, relativement grossiers. Pour faire le poids, proférez quelques mots ordures (à choix).

Dans une casserole à fonds épais, faites colorer 4-5 cuillères à soupe de sucre, ajoutez 50 g de beurre, jusqu'à consistance d'un caramél (mou). Jetez-y les oignons, mélangez hardiment, afin que le goût se répartisse bien tout partout.

Mouillez avec trois décis de vin rouge, un verre à vin blanc de vinaigre de vin rouge et un peu d'aceto balsamico di Modena (en français dans le texte) ou de vinaigre de sherry (je l'aime).

Ajouter une branche de romarin. Mijotez une heure (au moins), à petit feu, en sifflant un air connu : Oignons indépendants, par exemple.

C'est ainsi que l'oignon se confit, et qu'on le déguste à sa juste place, en jouissant du plaisir de savoir qu'il est aussi possible d'en profiter comme préliminaire, ou comme à côté.

Le Maître-Cocq

Sortir de la Terreur ?

Il y a dans l'histoire de la Révolution française quelques points qui ne laissent pas d'étonner. Comment ne pas considérer avec une curiosité un peu effrayée les éliminations successives qui ont caractérisé les années 1792-95, lors de l'établissement du premier régime républicain ? «*Die Revolution frisst ihre Kinder*», dira à ce propos Hegel. L'espèce de jeu de massacre articulé autour de la pratique terroriste intrigue.

L'historiographie traditionnelle (1) propose à ce sujet la thèse du coup d'essai-glaces : une droite modérée (les Girondins) est éliminée par une gauche vraiment révolutionnaire (les Montagnards), qui est à son tour éliminée par une droite encore plus modérée, voire

franchement réactionnaire (les Thermidorien). On saisit d'ici l'avantage de ce genre de description : remise en place dans un cadre bien contemporain (qui ne voit pas ce que sont la gauche et la droite sur le terrain politique, aujourd'hui ?), héroïsation des vrais révolutionnaires, etc...

Le problème est qu'elle ne rend pas compte de la spécificité de la pratique révolutionnaire, qui veut qu'on tue préférentiellement le révolutionnaire le plus proche, dès qu'on en a l'occasion (2).

Parce qu'enfin, tous ces gens étaient plutôt d'accord sur le fond : plus de monarchie, vive la République, défense de la patrie (en danger) et tout le

tralala. Qu'est ce qui a bien pu faire que Robespierre et Danton n'ont eu cesse d'avoir la tête des Girondins, puis Robespierre celle de Danton, puis des Enragés, puis... et puis, c'est la sienne qui est tombée, coupée par ceux qui l'avaient soutenus jusqu'à ce moment là (3) ?

C'est sur cette mécanique que se penche Baczkó, en examinant la manière dont s'est terminée la Terreur, après la chute de Robespierre. Pas question pour lui de considérer que le camp républicain est parcouru par des fractures sérieuses en ce qui concerne la vision politique du monde ou l'organisation de la société : les sources ne permettent pas de l'affirmer aussi catégoriquement que certains le voudraient. Il montre comment tous les acteurs révolutionnaires-républicains fonctionnent selon un même schéma de pensée, fondé sur l'exclusion systématique des minorités et le culte de l'unanimité. La Révolution n'admet pas les voix discordantes, tout doit marcher à un même pas, réglé sur celui du leader du moment. On découvre alors que les adresses de félicitations envoyées à la Convention pour la chute de Robespierre reprennent pratiquement mot à mot celles parvenues trois mois plus tôt pour féliciter ce même Robespierre d'avoir échappé à un attentat.

Cette unité de langage, proprement stupéfiante, ouvre la porte à une analyse toute en finesse des difficultés qu'ont eues les Thermidorien, terroristes eux-mêmes, pour mettre fin à la Terreur.

Au fil de la lecture, on se dit que décidément ce monsieur est fort, très fort même. Et que c'est peut-être ce genre d'enseignants qui manque dans nos universités... Tiens, Baczkó est professeur d'histoire à l'Uni de Genève ? Oui, maisiiiiiii, heuueueu, Genève, c'est loin...

J. C. B.
Bronislaw Baczkó
Comment sortir de la Terreur Thermidor et la Révolution
Gallimard, 1989, 253 p., Frs 33.20

(1) Proche du Parti Communiste Français.

(2) Je ne vais pas vous faire le détail, quand même. Sans même aller jusqu'au massacre, on constate sans peine la joie avec laquelle la gauche lausannoise s'est empoignée et s'empoigne encore parfois, sans imaginer un instant qu'elle pourrait éventuellement faire autre chose (la révolution ?). Délices du paradoxe de proximité, qui fait qu'il est beaucoup plus intéressant pour un trotskiste d'insulter un maoïste, voire un socialiste, plutôt que de s'en prendre à Junod ou à Delamuraz...

(3) C'est en ce sens qu'il est faux et pervers historiquement de désigner Robespierre comme un dictateur : les dictateurs meurent à la guerre ou dans leur lit, mais rarement après avoir été désavoués par leurs mandants. En général (Pinochet), ils se sont arrangés pour faire disparaître ceux qui les ont porté au pouvoir.

(Agenda international des manifestations)

DEMONSTRATION

in front of Tel Aviv City Hall
Protesting Systematic Cruelty to Animals
Join us on Friday, February 17
from 10 a.m.-2 p.m.

(Animal-Rights Societies)

The Jerusalem Post, 15 février 1989